

## SUR QUELQUES PASSAGES DE L'*AGAMEMNON* ET DES *CHOÉPHORES* D'ESCHYLE

Notamment depuis les travaux récents de l'école philologique anglaise sur l'histoire du texte des Tragiques, nous savons maintenant à quel point la vulgate est intelligente. À un schéma mécanique de la transmission, comme succession et accumulation de fautes, s'est substituée l'idée, véritablement historienne, d'une tradition manuscrite faite d'interventions critiques plus ou moins heureuses, dont il est souvent possible de reconstruire les raisons. La critique textuelle ne considère plus la lettre comme un donné brut, qu'elle évalue du dehors en fonction de ses propres choix, mais comme le résultat d'un processus historique complexe, ce qui oblige désormais à prendre en compte l'ensemble des variantes et à en reconstruire l'histoire, qui est à la fois matérielle et intellectuelle. Le soupçon critique porte dès lors sur la totalité de la tradition, et ce n'est pas parce qu'un texte semble mieux attesté qu'il est nécessairement le meilleur. Ainsi, le fondement matériel du 'conservatisme' en matière de critique textuelle disparaît.

Le gain scientifique est évident, et il est impossible de revenir à la position antérieure. Mais ce progrès dans la compréhension de la genèse des textes transmis ne s'accompagne pas d'un progrès comparable dans la compréhension des choix opérés par la critique. À côté des variantes textuelles, il existe des 'variantes critiques': un texte donné sera jugé différemment selon les traditions scientifiques ou culturelles des interprètes; ce qui est 'nonsensical' pour l'un ne le sera pas pour l'autre. Comme les critères de la décision ne sont souvent pas explicités, on assiste à la constitution et à la perpétuation de nouvelles formes de vulgates, concernant non plus la lettre, mais son interprétation.

Je voudrais dans ce qui suit examiner quelques passages dont l'obscurité produit des situations 'typiques' pour l'interprète d'un texte dramatique<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Les analyses des passages de l'*Agamemnon* présentées ici sont tirées du commentaire des épisodes de cette œuvre qui sera prochainement publié aux Presses Universitaires du Septentrion (Lille) dans la série des *Cahiers de Philologie*.

Les hypothèses développées ici pourront convaincre ou ne pas convaincre pour deux types de raisons. Tant que l'on reste au niveau d'une argumentation technique, qui prend en compte la cohérence sémantique 'locale' des passages étudiés et l'évalue au moyen de la connaissance que l'on a de l'usage général par Eschyle des codes linguistiques et formels établis, un accord est relativement facile à atteindre. Par contre, l'écart est sans doute plus grand si l'on considère les buts que se fixe l'interprétation. Un des effets de la discussion de Cagliari pourrait être qu'il y ait au moins accord sur la nature des différents. En cherchant à 'sauver' des expressions difficiles d'Eschyle, ou du moins du texte tel qu'il nous est transmis, il ne s'agit pas pour moi de prétendre à reconstituer le texte d'Eschyle tel qu'il était réellement (ce qu'Eschyle a écrit), mais d'établir des possibilités de sens. Il appartient à une démarche plus générale de décider, par un travail de re-contextualisation, si ces possibilités font vraiment sens (au sein d'une conception eschyléenne de

## I. Métaphores difficiles (*Cho.* 965-68; *Ag.* 1055-058).

Les écarts les plus grands entre les traditions critiques se repèrent surtout dans le traitement qu'elles appliquent aux parties métaphoriques d'un texte. Le débat est ancien. De même que la rhétorique se pose traditionnellement la question des critères qui rendent une métaphore acceptable ou non (la métaphore doit pouvoir être déchiffrée par l'auditoire), de même l'herméneutique, qui est le symétrique de la rhétorique, est depuis toujours traversée par un débat interne contradictoire quand elle se propose de dégager des règles susceptibles de créer un consensus quant au caractère motivé ou non d'une métaphore. La métaphore est en effet le lieu où, de manière souvent spectaculaire, entrent en conflit, ou en interaction, d'une part une inventivité linguistique individuelle («Car cela seul [savoir faire des métaphores] ne peut être repris d'un autre, et c'est le signe d'une nature bien douée», Aristote, *Po.* 1459a<sup>2</sup>) et, de l'autre, la codification du langage: les choix critiques quant à la possibilité ou non de telle ou telle expression métaphorique dépendront de la manière dont le critique se représente cette interaction entre inventivité individuelle et codes du langage<sup>3</sup>.

Les vers 965-68 des *Choéphores* offrent un exemple particulièrement frappant des difficultés que pose la recherche des critères d'intelligibilité (ou d'inintelligibilité) d'une métaphore:

τάχα δὲ παντελὴς χρόνος ἀμείψεται  
πρόθυρα δωμάτων,  
ὅταν ἀφ' ἐστίας μύσος ἅπαν ἐλάση  
καθαρμοῖσιν ἅτ᾿ ἐλατηρίοις.<sup>4</sup>

«Bientôt le temps qui tout achève franchira le portique de la maison, quand il aura jeté loin du foyer toute souillure par les rites chasseurs de mauvais sort»<sup>5</sup>.

ce qu'est une œuvre, un genre, ou même la langue). Le 'fait poétique' étant considéré ici comme n'étant pas reproductible mais vraiment historique et singulier, sa réalité ne peut être reproduite, refaite et assertée au moyen de la technique; celle-ci ne peut que se rapprocher de manière asymptotique de l'individualité qu'elle essaie de régulariser.

<sup>2</sup> Trad. R. Dupont-Roc et J. Lallot, Paris 1980.

<sup>3</sup> Pour l'analyse historique d'un exemple particulièrement net de la relation entre modes d'interprétation et théories de la métaphore, dont le modèle a été dégagé par H. Wismann dans ses séminaires à l'E.H.E.S.S., je renvoie à mon étude *Histoire d'une phrase (Eschyle, Agamemnon, 869-873)*, parue dans *Philologiques III, Qu'est-ce qu'une littérature nationale? Approches pour une théorie interculturelle du champ littéraire*, eds. M. Espagne-M. Werner, Paris 1994, 431-48.

<sup>4</sup> Le texte grec présenté est celui que je retiens (je renvoie à l'apparat critique de l'édition de M. West pour l'origine des leçons). Les termes en caractères gras sont ceux qui ont été particulièrement discutés par la critique.

<sup>5</sup> Traduction de J. et M. Bollack donnée dans J. Bollack, *Notes sur le premier et le troisième stasimon des 'Choéphores' d'Eschyle*, CGITA 10, 1997, 253-62; voir p. 259.

Cette phrase ouvre la dernière strophe du troisième *stasimon*. Oreste vient d'entraîner sa mère dans le palais pour la tuer. Le chant (v. 935-72) constate un accomplissement total de la justice, qui «est venue avec le temps sur les fils de Priam» (v. 935), et qui s'achève par l'action d'un «double Arès» (Oreste) entré dans la maison d'Agamemnon (v. 937 s.). Le futur «le temps franchira le vestibule du palais» (χρόνος ἀμείψεται) doit noter un mouvement vers le dehors, de sortie hors du palais (cf. A.F. Garvie, *Aeschylus, Choephoroi*, Oxford, 1986, ad l.<sup>6</sup>): dans la mésode qui précède juste cette strophe, le chœur remarque que la maison est désormais libérée du frein qui l'oppressait (v. 961 s.) et lui demande de se relever, après un trop long temps (πολὺν ἄγαν χρόνον) de prostration couchée. 'Franchira' (ἀμείψεται) ne peut donc reprendre le mouvement du héros vers le dedans (ἔμολε, v. 937, 946), mais inverse ce mouvement; l'acte d'Oreste est considéré comme accompli. Le trajet du temps va donc du foyer (ἀφ' ἑστίας, v. 966), qu'il aura purifié, vers les portes et le dehors. L'interprète a dès lors à définir la relation entre cette sortie et l'apparition du vengeur triomphant juste après la fin de la strophe (v. 972).

M. West dans ses *Studies in Aeschylus* (Stuttgart 1990, 260) se prononce contre la possibilité qu'Eschyle ait pu écrire que le temps franchit des portes: «Time could be called παντελής and it could be said to drive pollution from the hearth; but it cannot be said to go through a doorway (since it is never localized), nor to perform expulsive purification rites». Il préfère donc éditer avec Lafontaine πρόμος («le champion franchira les portes...»), plutôt que χρόνος. Le chœur annoncerait ainsi directement le retour du héros sur la scène. A.F. Garvie avait pris le parti inverse. Rappelant les nombreux passages où le temps est personnifié, il conclut: «Here the expression is even bolder, but there is no good reason to suspect the text»<sup>7</sup>. M. West écarte ces parallèles: «*Eum.* 286 χρόνος καθαίρει πάντα γηράσκων ὁμοῦ is of course not comparable» (p. 260, n. 28). Mais le problème est précisément le sens que l'on doit donner au mot «comparable».

Si χρόνος est bon (et si l'on garde ἔλαση, avec Garvie et West, au lieu du ἐλαθῆ préféré par Page et Sier, après Kayser), il faut dire qu'Eschyle innove fortement. Mais cette innovation est-elle aberrante, hors règles? On voit en fait qu'en transformant en sujet agissant («le temps franchira les portes...») un terme qui d'habitude note une condition de l'action (cf. les nombreuses phrases commençant par 'avec le temps', χρόνω), le chœur poursuit son analyse de l'événement: dans ce *stasimon*, il décompose l'acte d'Oreste en autant d'actions menées par les puissances qui lui

<sup>6</sup> Voir également K. Sier, *Die lyrischen Partien der Choephoroi des Aischylos*, Stuttgart 1988, ad l.

<sup>7</sup> Cf. H. Lloyd-Jones, en note à sa traduction: «To us this personification of time seems strangely artificial, but in Greek it is not uncommon; compare those examples at *Agam.* 884, 985» (*The Libation Bearers by Aeschylus*, Englewood Cliffs [N. J.] 1970).

donnent son sens: ἔμολε μὲν δίκαια Πριαμίδαις χρόνω, / βαρύδικος ποινά (vv. 935 s), puis: ἔμολε δ'... ποινά (vv. 946 s.), enfin τάχα δὲ παντελῆς χρόνος ἀμείψεται (v. 965). Les termes qui accompagnent δίκαια dans la première de ces phrases (χρόνω, ποινά), deviennent des sujets syntaxiques dans la suite du texte; ils sont considérés comme des instances autonomes. À la fin de son chant, le chœur imagine un événement qui manifeste l'achèvement du processus de vengeance: le temps, qui pendant une durée trop longue (πολὺν ἄγαν χρόνον, v. 963) différerait le châtement, va finir par se clore lui-même, à cause de la force qu'il a de mener les choses à leur terme (παντελής<sup>8</sup>). Temps de l'abatement, il est aussi l'instance qui, dans une continuité secrète, non perçue, produit la délivrance. Se confondant avec le contenu de ce qu'il a fait advenir<sup>9</sup>, il peut désormais sortir, non pas pour se manifester comme un triomphateur dans une épiphanie, mais pour abandonner enfin une maison où il a permis le rétablissement du droit. Une période est fermée<sup>10</sup>. Selon une ligne métaphorique qui traverse l'ensemble du chant, aux 'entrées' successives de la justice et du vengeur va succéder une 'sortie' venant clore définitivement une longue période d'injustice. Les interprètes ont à juste titre rapproché les passages où des puissances de la vengeance sont dites quitter ou non la maison où elles sévissent (*Ag.* 1190, 1571 s., *Sept.* 699 s.). Mais ici le chœur, dans un effort de rationalisation, donne à cette puissance elle-même la capacité de parfaire son œuvre en y mettant un terme: il ne faut pas la supplier de partir. Pensée plus abstraitement comme un processus (le temps) et non comme un démon toujours menaçant, elle produit sa propre limite.

Le «temps qui sort du palais» n'est donc pas directement une anticipation de la rentrée en scène du vainqueur. Il y a plutôt juxtaposition et contraste de deux mouvements. Le chœur imagine une fin parfaite, avec la purification définitive du foyer (on peut supposer que les «catharmes chasseurs de désastres», καθαρμοῖσιν ἀτᾶν ἔλατῆριος, v. 968, auront écarté toute violence, même celle d'Oreste); le spectacle fera surgir au contraire un être souillé.

<sup>8</sup> Le rôle donné au temps dans la phrase fait préférer le sens actif pour ce mot, 'qui achève', plutôt que 'accompli' (voir la discussion par G. Bona, de ὁ παντελής ἐνιαυτός au vers 5 du premier *Péan* de Pindare, *Pindaro, I Peani*, Cuneo 1988, 13). G. Thomson (*The Oresteia of Aeschylus*, Prague 1966, *ad l.*) avait déjà insisté sur la valeur rituelle (dans le cadre de l'«orphisme») du syntagme.

<sup>9</sup> Je ne pense donc pas que χρόνος désigne ici «l'heure décisive, l'heure de la délivrance définitive» (J. de Romilly, *Le temps dans la tragédie grecque*, Paris 1971, 55): si le temps est 'souverain' --- selon l'interprétation donnée dans cette étude de παντελής ---, il est en mesure d'imposer, dans la durée, le contenu qu'il porte. Sinon, l'auteur a raison de ne pas voir dans la phrase une personnification du temps; celui-ci est considéré comme une puissance.

<sup>10</sup> Et ouvre, peut-être, sur un autre avenir la phrase τύχα... πεσοῦνται πάλιν (vv. 969 s.) semble viser un temps qui succède à la sortie du temps de la vengeance. Le texte est en partie perdu, mais J. Bollack propose avec une certaine vraisemblance de voir dans εὐπρόσωποι κοίται la «belle disposition» des coups de dés qui seront à l'avenir joués par les «résidents du palais» («D'autres dés vont tomber... Ils seront bien couchés, avec un beau visage»); pour πεσοῦνται et le jeu de dés voir entre autres *Ag.* 32 (CGITA 10, 1997 262).

Le point important est qu'on n'est précisément pas dans une perspective narrative (ce que suppose la correction πρόμος), mais dans une interprétation théologique (selon les termes d'une théodicée), qui est ici développée *comme* un récit, avec les actions accomplies par des puissances souveraines; ce qui est propre à ce texte est la manière dont il superpose des genres différents.

Eschyle peut opérer cette transformation à partir des exemples que cite Garvie, où le temps est actif, et même *localisé* (Ag. 893: ἀμφί σοι πάθη / ὄρωσα πλειὺ τοῦ ξυνεύδοντος χρόνου). Ces phrases (qui souvent donnent une interprétation gnominique de l'action, comme en *Eum.* 286 ou en *PV* 981, ἀλλ' ἐκδιδάσκει πάνθ' ὁ γηράσκων χρόνος) ne sont certes pas identiques à celle de notre passage, mais elles offrent à l'écrivain une possibilité sémantique qu'il développe non pas de manière anarchique, sans règles, mais en fonction de la *logique* propre au contexte qu'il construit. Dans notre cas, il s'agit, en accord avec la fonction traditionnelle du chœur, de donner une interprétation de l'événement dramatique. Cette interprétation prend ici la forme singulière d'un récit: en effet, le chœur croit (à tort) qu'avec la vengeance d'Oreste il est confronté à un événement absolu, qui réalise directement et pleinement l'idée même de vengeance: la violence meurtrière produirait sa propre purification.

L'interprète n'est donc pas contraint à défendre ou bien la règle (dans le cas de la critique donnée par West, il s'agit principalement d'une règle logique), ou bien l'exception (au nom de la liberté de l'écrivain): le débat serait stérile, sans critère. Il s'agit plutôt d'examiner si une expression déviante n'obéit pas malgré les apparences à une forme de régularité, étant entendu que cette régularité n'est pas immédiatement donnée (ici la règle résulte de la superposition de deux 'genres' connus, un récit héroïque et son interprétation théologique: ἀμείψεται ne se comprend, dans ce passage, qu'après la répétition de ἔμολε); l'exception doit être *motivée*, et la motivation ne peut être construite qu'à partir du contexte immédiat, en fonction des possibilités ouvertes par les codes généraux de l'expression.

Plus délicat sans doute est le sort qu'il faut réserver à la métaphore énigmatique 'éborgements du feu', σφαγὰς πυρός, au vers 1057 de l'*Agamemnon*. L'enjeu de la discussion est de savoir quel degré d'énigmaticité on peut admettre ici. Comme le feu ne peut, à proprement parler, être 'égorgeur', ou 'sacrificateur', la question est de décider s'il faut remplacer l'énigme par une expression claire, ou s'il ne faut pas admettre que le texte utilise l'énigme comme l'un des éléments de sa signification. On ne peut répondre positivement à cette question que si l'on découvre une finalité dramatique à cette opacité.

1055 οὔτοι θυραΐαν τήνδ' ἔμοι σκολή πάρα  
τρῖβειν· τὰ μὲν γὰρ ἑστίας μεσομφάλου  
ἕστηκεν ἤδη μῆλα πρὸς σφαγὰς πυρός,  
ὡς οὔποτ' ἔλπίσασι τήνδ' ἔξειν χάριν.

(Clytemnestre, alors que Cassandre ne répond pas à son ordre d'entrer dans le palais :)  
 « Cette femme devant la porte<sup>11</sup> (i.e. Cassandre), je n'ai pas le temps  
 d'en venir à bout. Propriétés de notre foyer, qui est le nombril de la maison,  
 les brebis sont déjà levées en attente de l'égorgement de feu.  
 Nous n'avons jamais pensé que nous aurions ce plaisir ».

Trois problèmes ont été débattus: 1. la syntaxe de τὰ μὲν... μήλα; 2. le sens de πρὸς σφαγὰς πυρός (faut-il corriger, et comment?); 3. la syntaxe, le sens et l'authenticité du groupe ὡς οὐποτ' ἐλπίσασαι τήνδ' ἔξειν χάριν.

1. L'analyse du groupe nominal τὰ μὲν ἐστίας μεσομφάλου μήλα doit rendre compte de la disjonction de l'article et du nom et de la présence du génitif. Il est difficile en effet de régler les deux problèmes en faisant avec Peile et Paley de τὰ μὲν ἐστίας μεσομφάλου un groupe autonome *pendens*, qui annoncerait le thème de la phrase: «for as regards the family altar». S'y opposent d'abord la correspondance τὰ μὲν ... / σὺ δὲ... (v. 1061), et, plus simplement, la présence d'un substantif neutre, μήλα; il faudrait un argument de taille pour le séparer de l'article. On a alors le choix entre trois analyses: retrouver ici un homérisme et considérer τὰ μὲν comme un démonstratif: «et elles, les brebis», mais on est embarrassé pour construire ἐστίας μεσομφάλου qui devrait alors être pris comme un génitif de lieu: «for they, the sheep, are already standing before the central hearth» (Fraenkel, *dubitanter*). Ou bien, on fait de τὰ μὲν ἐστίας μεσομφάλου le sujet de ἔστηκεν, avec μήλα en apposition: «les éléments appartenant au foyer, à savoir les brebis, sont placés...» (cf. Wills, *AJPh* 86, 1965, 400); mais 'brebis' est trop spécifique pour gloser une expression aussi générale que «ce qui appartient en propre au foyer» (τὰ ἐστίας) et l'apposition, dont on attendrait qu'elle explique τὰ μὲν..., serait trop brève (μήλα, sans déterminant). Mieux vaut prendre τὰ comme l'article, et rattacher le génitif à μήλα<sup>12</sup>: les brebis sont réservées au foyer, elles lui ont offertes (cf., pour la construction de ἐστίας μεσομφάλου, Lloyd-Jones, *RhM*, 103, 1960, 79).

Quant à l'ordre des mots, il s'explique tout d'abord par le propos immédiat de la reine, qui argumente (cf. γὰρ) son refus de rester plus longtemps dehors: elle a à faire auprès du foyer 'ombilical', et non à la porte. Mais l'écart - il est vrai surprenant - introduit entre l'article et le nom produit un autre effet: «ce qui appartient au foyer» (et qui est promis à l'égorgement) n'est défini que dans un deuxième temps comme étant 'les brebis'. Or Cassandre a été dès le début de la scène fortement associée au culte qui va être rendu πολλῶν μετὰ / δούλων σταθεῖσαν κτησίου βωμοῦ πέλας (elle doit se tenir «avec une foule d'esclaves debout près de l'autel de notre opulence»,

<sup>11</sup> Je rapporte θυραίαν τήνδε à Cassandre.

<sup>12</sup> Il est vrai, cependant, que la possibilité du tour, avec l'écart entre l'article et le nom, vient de ce que τὰ μὲν est à l'origine un pronom. Mais la présence d'un groupe déterminant le nom (ἐστίας μεσομφάλου) réduit l'indépendance du pronom: voir le même phénomène aux v. 83-85 des *Suppliants* d'Euripide; voir Collard aux v. 741b-44a de cette œuvre pour ce type de construction (un élément du prédicat peut s'introduire entre le pronom et le nom).

vv. 1037 s.; σταθείσαν, cf. ἔστηκεν, v. 1057; la reprise du vers 1044 par le vers 1058, cf. *infra*, accentue la relation entre les deux passages). Elle est ainsi déjà en position de victime.

L'épithète μεσόμφαλος souligne indirectement cette référence à Cassandre. Le mot n'est pas descriptif, mais renforce l'argument de Clytemnestre: elle n'a pas de temps à perdre à la porte vu le caractère grandiose du foyer. Μεσόμφαλος suppose en effet une interprétation emphatique du foyer royal, comme centre absolu, ombilical, qui relativise tout autre lieu. Le mot est normalement réservé au cœur du sanctuaire d'Apollon à Delphes. Plutôt que d'admettre une extension arbitraire de l'emploi originel du terme (Fraenkel<sup>13</sup>), on retrouvera ici une référence intentionnelle au centre par excellence qu'est l'ombilic delphien; Verrall n'avait pas tort de lire une ironie vis-à-vis de la prophétesse apollinienne, qui a seulement changé de service en devenant esclave. Tout se joue désormais à Argos, lieu d'un triomphe universel et inespéré, qui se substitue à Delphes<sup>14</sup>.

Il y a donc bien du «double entendre» dans la phrase, mais pas au sens où cette notion est utilisée dans la tradition post-structuraliste<sup>15</sup>: l'ambiguïté n'est pas automatique ou indéterminée, comme propriété incontournable du langage; elle résulte ici d'un propos défini (substituer Argos à Delphes; faire de Cassandre déjà une victime), et les sens produits se laissent hiérarchiser.

2. πρὸς σφαγὰς πυρός. Deux difficultés: le groupe τὰ μῆλα ἔστηκεν πρὸς σφαγὰς peut-il signifier «les victimes sont prêtes pour le couteau» (Mazon), et que faire du génitif πυρός? Fraenkel répond par la négative à la première question, pensant que l'emploi de πρὸς ici ne peut être rangé, comme le font *LSJ* (s.v., C, III, 3, 'in reference to or for a purpose'), avec des tours comme χρήσιμος... ἱκανός... ἔτοιμος πρὸς τι, puisque la valeur générale de πρὸς 'en référence à' y est chaque fois déterminée par le contexte. Mais, précisément, ἔστηκεν apporte cette détermination: les bêtes sont 'dressées', 'relevées', comme on le fait avant de les égorger<sup>16</sup>. Le sémantisme du verbe n'est pas neutre: le mot note une position convenant à telle ou telle situation, comme on a ... ἐς δίκην τ' ἔστην, aux vv. 961 s. de l'*Iphigénie en Tauride*, pour Oreste prenant place sur l'Aréopage et attendant son

<sup>13</sup> «Ἐστίας μεσομφάλου means an altar in the middle». Comme si on avait là une désignation commune.

<sup>14</sup> Et qui portera l'emblème d'Apollon (v. 1072, 1077, 1080 s., 1085 s.), dans les premières répliques de Cassandre, mais comme «Apollon des rues» ἀγυιάτης (l'épithète, unique, est substituée à ἀγυιεύς et prend sans doute une valeur péjorative).

<sup>15</sup> Avec par exemple le livre de S. Goldhill, *Language, Sexuality, Narrative: the Oresteia*, Cambridge 1984.

<sup>16</sup> Le verbe est employé au même temps et également au début du vers en 1379, pour dire la posture du sacrificateur qu'est Clytemnestre, et non plus de sa victime.

jugement. Ici, la valeur de fermeté est renforcée par le redoublement 'étymologique' ἑστίας / ἔστηκεν.

Πυρός est corrigé par la plupart des éditeurs qui ne se satisfont pas de l'explication ancienne du génitif, plutôt lâche: «pour être égorgé et brûlé» (Schneidewin, avec le commentaire: 'seltsam') ou «pour être sacrifié pour le feu» (Paley, qui pense que le texte est corrompu). Weil et beaucoup d'autres ont repris le πάρος de Musgrave, construit avec ἑστίας μεσομφάλου, «devant le foyer ombilical». On comprend la gêne de Fraenkel et de Denniston-Page devant la distance qui sépare la postposition du substantif: ils se résignent à mettre πρὸς σφαγὰς πυρός entre *crucis*<sup>17</sup>.

Le génitif ne peut être maintenu que s'il fait sens dans l'une des trois syntaxes possibles (génitif subjectif ou objectif, génitif d'appartenance); une lecture comme *ad ignem* est exclue. Je pense que la métaphore difficile, et sans doute intentionnellement énigmatique, «en vue de l'égorgement par le feu» est motivée dans le contexte immédiat. Πυρός est en effet à mettre en rapport avec l'expression inattendue pour le foyer domestique, ἑστίας μεσομφάλου. Clytemnestre reprend ici les éléments du sanctuaire de Delphes μεσόμφαλόν θ' ἴδρυμα, Λοξίου πέδον / πυρός τε φέγγος ἄφθιτον κεκλημένον, *Cho.* 1036 s. Le sacrifice célèbre un foyer 'central' comme celui de Delphes, qui est, dans la perspective de Clytemnestre, le terme d'une histoire prodigieuse avec le retour du vainqueur. Le feu du palais devient donc l'élément déterminant de la cérémonie (les bêtes sont là pour le foyer, μῆλα ἑστίας): il est présenté ici, *par métonymie*, comme sacrificateur (génitif subjectif); les victimes seront bien égorgées pour les dieux, selon le rite habituel, mais c'est par là le foyer qui se rend hommage à lui-même.

La 'règle', qui rend acceptable la métaphore problématique, est ici la cohérence du propos de Clytemnestre; ce propos s'appuie sur la tournure rhétorique réglée qu'est la métonymie.

3. Le caractère exceptionnel de la cérémonie est expliqué par le vers 1058: «comme pour des gens qui n'ont jamais espéré un tel plaisir». Le plaisir des maîtres, le bonheur diffus et immédiat de la fête, est une réalité bien présente (τήνδ') qui ne pouvait être anticipée par aucune représentation préalable (οὔποτ' ἔλπισσας).

Plusieurs éditeurs trouvent difficile de rattacher directement 1058 à ce qui précède. Maas<sup>18</sup> et West supposent une lacune avant le vers. Mais accompagné de ὡς, le participe, avec comme sujet sous-entendu 'les maîtres', construit un raisonnement: «je

<sup>17</sup> Ils suggèrent *in fine* de lire προσφαγὰι πυρός, les brebis seraient «victimes du feu»; Lloyd-Jones reprend l'idée, et rappelle le conseil donné par Plutarque (se référant à Hés., *Op.* 748 s.) d'offrir une première part au feu (*Propos de table*, 7. 4. 703 D). Mais il s'agit ici visiblement de l'ensemble du sacrifice, et non des prémices.

<sup>18</sup> Voir l'apparat critique de Murray.



décrit une fête exceptionnelle, préparée avec rapidité (cf. ἤδη), et cela correspond (ὥς) à la situation de gens qui...». Le cas est analogue avec Soph. *Phil.* 33, où le participe donne le résultat d'une conjecture probable, faite par comparaison 'comme c'est le cas pour...': σπιπτή γε φυλλὰς ὥς ἐναυλιζοντί τω «feuillage foulé, comme pour quelqu'un qui a là son gîte».

Comme Mazon, Fraenkel athétise le vers à la suite de Wilamowitz (qui le supprime dès l'édition de 1885), bien qu'il ne lui trouve aucun défaut quant à la grammaire, à la liaison par ὥς près. Il avance deux raisons (aucune ne convaincra Denniston-Page): Clytemnestre est trop pressée pour accorder un 'développement' rhétorique de son argument au chœur ou à Cassandre. Et la reprise du οὔποτ' ἐλπίσαντες de 1044 par οὔποτ' ἐλπίσαι «dans un contexte complètement différent » est improbable (tout comme les répétitions de 863 et 874, et de 871 et 875). Avec Wilamowitz, il reconnaît dans 1058 un pastiche de 1044. La première critique du vers, avec l'impatience de Clytemnestre, repose sur une psychologie dramatique qui de nos jours n'a plus aucune apparence. Plus fondamentalement, elle suppose que le langage de la reine a été, jusqu'à ce vers, descriptif (elle aurait dit sa hâte), et que les inventions linguistiques qu'elle a déployées (avec μεσομφάλου, avec σφαγὰς πυρός) devaient être comprises, et éventuellement rejetées, en fonction de la situation concrète. Mais la liberté du langage est en soi un élément dramatique: Clytemnestre cherche à imposer à Cassandre sa propre interprétation de la situation.

Le second argument ne peut être écarté que si le passage de 1044 à 1058 est expliqué. Il y a, en apparence, contradiction. Clytemnestre avait d'abord opposé la maison des Atrides à celle des 'nouveaux riches' ('ceux qui viennent de faire une belle récolte sans l'avoir jamais espéré'). Ici, elle en fait le lieu d'un bonheur nouveau, que les Atrides, à leur tour, «n'ont jamais espéré». Le vers 1058 ne contredit pas 1044, mais renchérit sur lui. Alors que les nouveaux riches passent d'un état à son contraire, de l'absence de richesse à la prospérité, et deviennent cruels parce qu'ils ne sont pas habitués à la richesse, les Atrides ne connaissent qu'un surcroît de fortune: ils restent dans le même état de prospérité, qu'ils poussent seulement jusqu'à sa limite. Le bonheur inattendu trouve alors un répondant chez eux: ils ont de quoi le célébrer, avec leurs troupeaux (comme Priam). Le 'plus' engendre le plaisir partagé, et non la dureté. Au bienfait (χάρις) que reçoit l'esclave (v. 1043) quand il vit chez des 'anciens riches', s'ajoute la joie (χάρις) des riches. Mais, évidemment, la superposition des deux passages laisse aussi entendre que, comblés à ce point au-delà de toute attente, les anciens riches agiront comme les nouveaux, avec la même cruauté.

## II. Difficultés liées à la forme dramatique du texte (*Ag.* 1223-230)

Les difficultés sémantiques et syntaxiques que rencontrent les interprètes viennent souvent dans un texte dramatique de la difficulté que l'on éprouve à définir la

perspective du locuteur sur son propre énoncé (selon la dimension *pragmatique* du langage, élaborée par la *Speech Acts Theory*). En effet, les mots d'un personnage de théâtre ne signifient pas seulement un contenu donné, plus ou moins bien articulé, mais expriment aussi la manière dont ce personnage se rapporte, en tant qu'individu, à ce qu'il dit. En disant quelque chose, il dit aussi ce que signifie pour lui, *hic et nunc*, le fait de le dire. C'est par là que son langage est concret et individuel (alors même que les contenus échangés entre les personnages peuvent être généraux). Or cette dimension réflexive du langage est souvent négligée par les interprètes. Pour l'*Agamemnon* le cas est particulièrement net avec Cassandre. Le considérant comme simple porte-parole du divin et donc comme exprimant une vérité objective, on a tendance à rejeter l'idée qu'à travers ses prédictions elle puisse aussi parler d'elle-même, du malheur que signifie pour elle le fait de révéler la vérité.

1225 ἐκ τῶνδε ποινάς φημι βουλευεῖν τινά,  
λέοντ' ἀναλκιν ἐν λέχει στρωφώμενον  
οἰκουρόν, οἴμοι, τῷ μολόντι δεσπότη  
ἔμῳ φέρειν γάρ χρεῖ τὸ δούλιον ζυγόν.  
ναῶν τ' ἀπαρχος Ἰλίου τ' ἀναστάτης  
οὐκ οἶδεν οἶα γλώσσα μισητῆς κυνός  
1230 λέξασα κάκτείνασα φαιδρόνους δίκην  
ἄτης λαθραίου τεύξεται κακῇ τύχῃ.

(Cassandre, au chœur.)

1225 «A cause de cela<sup>19</sup> j'affirme que quelqu'un complotte une vengeance,  
un lion sans force<sup>20</sup> qui garde la maison  
pour flâner dans le lit, contre le maître revenu, hélas!,  
le mien, puisqu'il faut porter le joug de l'esclave.  
Le chef des vaisseaux, le tombeur de Troie<sup>21</sup>  
ne sait pas avec quel bonheur la bouche de la chienne infecte  
compose et étire ses discours à l'esprit radieux, comme  
1230 un désastre sournois, pour le mal».

1. Authenticité du vers 1226? Le vers a été supprimé par Ludwig (en 1860), que Blaydes a suivi. Parmi les modernes, Fraenkel et West l'athétisent. Fraenkel s'appuie sur le verdict de A.Y. Campbell (CQ 29, 1935, 26-36), pour qui 1226 est «unnecessary», «vapid» et «intrusive». Cassandre n'avait pas habitué l'auditeur à une platitude du genre «mon maître - car je dois porter le joug de l'esclavage», et, en plus, pour dire «mon maître», il faudrait τῷμῳ et non ἔμῳ (mais on renverra au v. 14). Les

<sup>19</sup> La vision des enfants assis devant la maison et mangeant leur propre chair.

<sup>20</sup> La fortune, ou plutôt l'infortune, du groupe λέοντ' ἀναλκιν (designant Égisthe) auprès de la critique est étonnante. On y voyait une contradiction dans les termes (un lion ne peut être sans force), et donc une impossibilité, alors qu'il s'agit simplement d'un oxymore (cf. Karsten).

<sup>21</sup> Mazon a sans doute raison de garder le double τε (cf. Wilamowitz, Headlam, Groeneboom) et de ne pas corriger le premier en δ' avec Vossius (et, chez les modernes, Fraenkel, Page). Avec la liaison τ'... τ', interne au vers, la phrase est en asyndète, non pas explicative, mais oppositive. La rupture accentue le contraste entre l'οἰκουρός et le vainqueur, et amorce le récit.

arguments de Fraenkel sont pertinents et suscitent une vraie discussion: d'une part, ἔμῳ, en rejet, semble créer une ambiguïté rétrospective pour δεσπότη qui, mis en contraste avec οἰκουρόν au début du vers, signifie d'abord le 'maître de maison' et non le 'maître' de Cassandre qu'Agamemnon est devenu à Troie, avant son retour chez lui. En plus - et on quitte là la lecture des mots pour une conception générale du personnage -, il serait invraisemblable selon Fraenkel que Cassandre, dont la fonction est uniquement, dans cette partie de la scène, de transmettre les «terrifiants décrets de la destinée», s'intéressât subitement à sa propre histoire.

Mais c'est bien cette idée qu'il fallait, face à la lettre transmise, remettre en question: on voit que le jugement 'technique' sur l'authenticité d'un vers résulte en fait d'une appréciation générale de la scène et du personnage de Cassandre, dont on suppose qu'ils servent d'abord à prophétiser l'avenir d'Agamemnon et de la famille, alors qu'il serait possible de montrer que la scène est en fait centrée sur le personnage de Cassandre, comme individualité.

Au moins la discussion contraint-elle à ne pas revenir à la lecture ancienne, selon laquelle Cassandre, en 1225, se lamenterait avec οἶμοι sur son sort d'esclave, dont elle rappellerait la contrainte en 1226 (φέρειν γὰρ χρῆ...). Face à οἰκουρόν, δεσπότη est bien le 'maître du palais'. Cela est parfaitement clair avec le participe μολόντι, 'de retour', qui fait de la maison le lieu d'un conflit. Le cri, qui souvent n'est pas rendu dans les traductions<sup>22</sup>, reprend le début du monologue: ἰὸν ἰὸν, ὦ ὦ κακά (v. 1214). Il indique que le mal qui va naître de cette rivalité entre le maître indigne (le 'lion sans force') et le vrai maître ne peut être envisagé comme un simple événement, et qu'on ne peut en parler de manière neutre: Cassandre a sa part de la catastrophe imminente. En parlant comme devin, elle ne fait pas abstraction des conditions qui lui permettent de parler; elle est à la fois devin, et victime, et l'un grâce à l'autre.

Le vers 1225 explicite le sens du cri: Agamemnon n'est pas seulement le vainqueur de Troie et son maître à elle, mais aussi celui d'Argos. L'esclavage de Cassandre change alors de nature: elle est désormais associée au désastre du maître domestique. Ἐμῳ, en rejet, fait se rejoindre les deux histoires, de la captive troyenne et de la future victime d'Égisthe.

2. v. 1228-230, οὐκ οἶδεν οἶα γλῶσσα... τεύξεται κακῆ τύχῃ. Plusieurs options s'ouvrent: τεύξεται est-il le futur de τεύχω ou de τυγχάνω? Faut-il écrire οἶα, neutre pluriel, construit avec τεύξεται («il ne sait pas ce que la langue produira»), si l'on a une forme de τεύχω, ou avec le futur de τυγχάνω: «il ne sait pas ce que la langue obtiendra»); ou bien doit-on préférer le féminin οἶα accordé à γλῶσσα: «il ne sait pas quelle sorte de langue de chienne...»? Enfin, le génitif ἄτης λαθραίου dépend-il de δίκην, «à la manière d'un mal dissimulé», ou de τεύξεται (sur τυγχάνω): «va atteindre le désastre», ce qui oblige à rattacher δίκην, si on garde le

<sup>22</sup> Conington et Paley voulaient le changer en οἶμαι. Denniston-Page écrivent ὦμόν avec Blaydes.

mot, aux participes λέξασα κάκτεινασα (selon le texte de Canter, pour και κτεινασα): «alors quelle dit, à longueur de discours, son droit».

Pour régler ces problèmes on pourrait être tenté de construire le neutre οἷα non pas avec le verbe fini, τεύξεται, mais, comme cela est fréquent, avec le participe λέξασα («elle ne sait pas en disant quelles choses sa langue...»), et de donner à τεύξεται (sur τεύχω) δίκην pour complément («... réalisera une justice du malheur», avec un groupe δίκην ἄτης). Mais un tel complément, avec ἄτης λαθραίου déterminant directement δίκην est difficile. Mieux vaut, si l'on prend οἷα comme un neutre, le construire à la fois avec λέξασα κάκτεινασα et τεύξεται.

Trois lectures syntaxiques, principalement, sont donc possibles, si l'on s'en tient au texte transmis (à la correction de Canter près):

1 - «Il ne sait pas *ce que* (οἷα) la langue d'une chienne odieuse, / en parlant et en allongeant son discours avec un esprit resplendissant à la manière / d'un mal fourbe (δίκην...), *va produire* (sur τεύχειν) dans un événement affreux» (cf. Mazon, Fraenkel).

2 - «Il ne sait pas *ce que* (οἷα) la langue d'une chienne odieuse... *va atteindre* (sur τυγχάνω) dans un événement affreux» (c'est la compréhension que je retiendrai).

3 - «Il ne sait pas *quelle sorte de* langue (οἷα γλώσσα), appartenant à une chienne odieuse, / en disant à longueur de discours *ses raisons* (λέξασα... δίκην) avec un esprit resplendissant, / *va atteindre* un malheur secret (ἄτης λαθραίου τεύξεται) par infortune» (cf. Denniston-Page, Lloyd-Jones).

La troisième solution rencontre plusieurs difficultés: l'interrogation, qui porterait sur la nature de la langue de Clytemnestre, et non sur ce qu'elle dit ou a dit, est faible; elle soulève une fausse question (ce que vaut cette langue est immédiatement précisé, avec μισητῆς κυνός). D'autre part, δίκην va mal pour désigner l'argumentation que Clytemnestre a développée dans son long discours du troisième épisode; elle n'y revendiquait aucun droit («it was in no sense a trial», West, *Studies*, 213).

La première a contre elle de dissocier τεύξεται (futur moyen de τεύχειν, forme douteuse pour la langue archaïque et classique<sup>23</sup>, mais qui est linguistiquement possible) du substantif τύχη. Il est plus probable que l'on ait ici une figure étymologique (cf. West, pour ce point; pour V. Di Benedetto<sup>24</sup>, il ne s'agit pas là d'un

<sup>23</sup> En Hom. T 208 la forme τεύξεσθαι (ἅμα δ' ἡελίω καταδύντι / τεύξεσθαι μέγα δόρπον), attestée à côté de τεύξασθαι, se justifie peut-être dans un discours jussif (νῦν μὲν ἀνώγοιμ...): voir Leaf, dans la première édition (et récemment, Di Benedetto, *Sul testo dell' 'Agamennone' di Eschilo*, RFI, 1992, 142, n. 2; Edwards, dans le commentaire de Cambridge, préfère le futur, comme Willcock).

<sup>24</sup> Di Benedetto, 143.

argument; le rapport entre τεύξεται et τύχη pourrait n'être que phonique; certes, mais le datif κακῆ τύχη, en fin de phrase, paraît bien être un commentaire de l'action décrite).

Avec la seconde, il faut admettre un τυγχάνειν construit avec l'accusatif, ce qui n'est pas étranger à l'*Orestie* pour les adjectifs neutres pluriel (cf. *Cho.* 711, *Eum.* 30 s.); le participe λέξασα, entre l'objet et le verbe, rend la construction plus facile.

Ce participe n'est pas inutile, comme le pense M. West (qui corrige en λείξασα avec Tyrwhitt). Il est doublement motivé:

a. par contraste avec τεύξεται; la langue de Clytemnestre mène deux actions: en parlant (λέξασα), jusqu'à l'excès (κάκτεινασα), elle atteindra (τεύξεται), au-delà des mots, une fin réelle; la langue a plus de pouvoir qu'une simple langue;

b. par la présence du déterminant φαιδρόνους, qui spécifie λέξασα. Le mot embarrassait, et à juste titre, tant qu'on voulait y voir le signe de l'hypocrisie: on pensait que le visage de Clytemnestre pouvait être lumineux, mais non sa pensée (-νους), qui aurait dû être sombre (on s'appuyait sur *Eum.* 459 s., κελαινόφρων ἔμη μήτηρ). Mais -νους s'applique ici directement à γλώσσα: les mots du discours de Clytemnestre, tel qu'il a été prononcé (λέξασα), révélèrent un esprit éclatant de joie et de bienveillance envers Agamemnon. Or cette lumière est le mode sur lequel le désastre invisible se manifestait (φαιδρό- / λαθραίου).

Quant à la comparaison δίκην ἄτης λαθραίου «comme un désastre qui se cache», elle se justifie face à la métaphore μισητῆς κυνός. M. West conteste la pertinence du 'comme' (δίκην): «Aeschylus would have said that Clytaemestra was a κύων or an ἄτη not that she was (or acted) like one» (p. 213). Mais les deux assimilations ne sont pas sur le même plan sémantique<sup>25</sup>: Clytemnestre est une chienne, comme Hélène dans l'*Iliade*; 'chien' note une qualité de l'individu, la lubricité. Mais sa langue agit 'comme' un désastre: derrière ce qu'elle dit il faut reconnaître une violence équivalente à celle d'une puissance obscure; cela demande une interprétation: bien qu'elle n'en ait pas les apparences, la langue agit en fait comme une ἄτη. Annoncée en fin de vers par δίκην, la comparaison établit une opposition forte entre la lumière de l'esprit qui fait parler la langue et l'aspect sombre, dissimulé, du malheur qu'elle réalise. Cassandre ne se contente pas d'énoncer au sujet de Clytemnestre ou de son action des attributs essentiels; elle montre comment elle parvient à évaluer et à représenter le comportement de son adversaire.

À l'ensemble des tentatives qui font de γλώσσα le sujet de τεύξεται (sur τυγχάνειν - y voir une forme de τεύχειν lui paraît, à juste titre, impossible ici) M. West oppose que la mort d'Agamemnon ne pourrait être qualifiée d'ἄτη par

<sup>25</sup> Cf. Di Benedetto, 145: «Ma né Clitemestra né alcun' altra persona (né un organo di essa) viene definita mai in Eschilo ἄτη».

Clytemnestre, dans une phrase qui est censée représenter son point de vue. Le sujet du verbe doit donc être Agamemnon<sup>26</sup>, et le sens général être: «il ne sait pas à quel point la langue de cette chienne est trompeuse». Cela requiert de profondes modifications du texte. Comme il est exclu de considérer 1228 s. comme une phrase entière, et de faire commencer une nouvelle phrase en 1230 (ἄτης λαθραίου...), avec asyndète et changement de sujet (Agamemnon et non plus γλώσσα), West exhume la proposition de Lawson, qui intercalait 1230 entre 1227 et 1228: «le chef des navires... rencontrera le désastre. / Il ne sait pas...». La lettre de 1229 doit alors être fortement modifiée (voir son édition).

Mais le diagnostic sur lequel se fonde cette tentative est déjà discutable: la phrase ne reprend précisément pas la perspective de Clytemnestre. Encore une fois, Cassandre parle à partir de son propre point de vue de victime associée à Agamemnon. La 'réussite' de la langue de Clytemnestre (οἶα γλώσσα τεύξεται; cf. 1233, τύχοιμ' ἄν) est présentée comme un événement mauvais (κακῆ τύχῃ, «pour une mauvaise issue») Agamemnon, qui est le premier concerné, ne le sait pas, mais elle a pu déchiffrer le sens des mots prononcés par Clytemnestre et sait en mesurer l'efficacité, à savoir le 'désastre caché' qu'elle prépare. Ce meurtre est une forfaiture. On ne peut en parler sans le condamner. Les titres élogieux «chef des navires et preneur de Troie» qu'utilise Cassandre pour nommer Agamemnon font ressortir les injures qui leur répondent, 'l'embusqué' (οἰκουρόν, pour Égisthe), 'la chienne' (pour Clytemnestre). Elle ne relate pas ici, objectivement, le point de vue de son adversaire.

### III. Eschyle philologue (Ag. 276).

Certains mots ou expressions ne sont pas seulement difficiles *pour nous*, interprètes modernes: En retravaillant la tradition poétique, Eschyle est parfois confronté à des expressions opaques pour lui et au sujet desquelles il existait déjà des interprétations savantes contradictoires. Quand il les réemploie ou les modifie, il signale le sens qu'il convient selon lui de leur donner. La difficulté pour nous se redouble alors: nous n'avons pas seulement à interpréter un texte, mais la manière dont l'auteur, dans ce texte, interprète la tradition.

Le sens de l'expression difficile ἄπερος φάτις, au vers 276 de l'*Agamemnon*, ne se laisse reconstruire que si l'on examine le débat ancien autour du mot ἄπερος. Le tour est en effet une reprise d' ἄπερος... μῦθος, que l'on trouve dans un vers plusieurs fois répété dans l'*Odyssée* (ὡς ἄρ' ἐφώνησεν, τῇ δ' ἄπερος ἐπλετο μῦθος, ρ 57, τ 29, χ 386, ψ 398) et ce syntagme a suscité un long débat critique.

- ἀλλ' ἢ σ' ἐπιάνεν τις ἄπερος φάτις.
- παιδὸς νέας ὡς κάρ' ἐμωμήσω φρένας.

<sup>26</sup> Di Benedetto considère également que cette conclusion est nécessaire.

(Le chœur interroge Clytemnestre sur l'origine de son information sur la prise de Troie:)

«- Mais tu veux dire qu'une parole sans ailes t'a engraisée ?

- Tu t'en prends à mon esprit comme si j'étais une petite fille».

Très abondante, la discussion sur ἄπτερος est complexe car elle se greffe depuis l'Antiquité sur le débat qui oppose les interprètes au sujet du vers d'Homère. Une glose d'Hésychius rapproche les deux textes (α 6867 L.): ἄπτερος· αἰφνίδιος· παρὰ Ὅμηρῳ ὁ προσηγνῆς ἢ ταχύς. Αἰσχύλος Ἀγαμέμνωνι. Comme pour la métaphore du 'sang divin' (ἰχώρ) au vers 1480, qui reprend un mot rare de l'*Illiade*, l'interprétation du passage demande que l'on définisse la lecture qu'Eschyle faisait du texte d'Homère, manifestement cité. Dans l'*Odyssée*, la phrase τῆ δ' ἄπτερος ἔπλετο μῦθος décrit chaque fois la réaction d'une femme, reine (Pénélope, pour le premier exemple) ou esclave (Euryclée, pour les trois autres), à un ordre de Télémaque, donné directement ou par l'intermédiaire d'Eumée (en φ 386): la destinataire reste silencieuse, et obéit. La référence au texte d'Homère est donc claire ici. Or comme le tour ἄπτερος μῦθος était l'objet d'interprétations divergentes, il est probable qu'en écrivant ἄπτερος φάτις, Eschyle indiquait sa propre com-préhension, en l'opposant à d'autres. Les variations qu'il apporte (avec φάτις pour μῦθος<sup>27</sup>, et le thème de l'engraissement par le discours, ἐπίανεν) supposent une interprétation de la phrase homérique. Nous avons donc affaire à trois types de textes: le vers de l'*Agamemnon*; les vers de l'*Odyssée*, et les interprétations anciennes du terme homérique (interprétations des critiques, mais aussi des poètes).

#### a. Les explications anciennes du tour homérique.

Elles ont été consignées par Van der Valk (*The Formulaic Character of Homeric Poetry*, AC 35, 1966, 59 ss.) et Latacz (*Lexicon des frühgriechischen Epos*, s. v. ἄπτερος).

1. La première, que l'on trouve dans les scholies *ad Odyssée* σ 57 et dans l'*Etymologicum Magnum*, 133, 26 s., glose ἄπτερος par ἰσόπτερος («qui a la qualité d'un être ailé») et ταχύς («rapide»)<sup>28</sup>: la parole de Télémaque (μῦθος, qui reprendrait ce que le fils d'Ulysse vient de dire ὡς ἄρ' ἐφώνησεν), atteint directement son but, et persuade Pénélope, ou Euryclée. L'*Etymologicum Magnum* fait en effet de la persuasion la conséquence de cette rapidité: ταχύς πρὸς τὸ πεισθῆναι. Ce sens a été admis par la plupart des interprètes pour le vers 276 de

<sup>27</sup> Eschyle substituant, comme souvent, un nom plus commun au mot homérique (cf. A. Marchioni, *Memoria letteraria e metafrasi metrica*, Padova 1995, 160).

<sup>28</sup> Cf. la glose α 6846 L. d'Hésychius: ἄπτερα· ἰσόπτερα. ταχέα. ἡδέα.

*l'Agamemnon*. Les scholies anciennes, déjà, expliquent ἄπτερος par ἰσόπτερος, mais la rapidité ne signifierait pas ici l'efficacité dans la persuasion, mais la légèreté: ἰσόπτερος, κούφη.

2. Selon d'autres commentateurs anciens, le sens habituel de l'adjectif ('sans aile') conviendrait ici: les paroles de Télémaque resteraient bien fixées dans l'esprit de Pénélope, «elles ne s'envoleraient pas» (avec ἀ- privatif: ἡ οὐκ ἀπέπτη ὁ λόγος, ἀλλ' ἐπέμεινε μὴ ἔχων πτερόν (cf. *Etymologicum Magnum*: ἔνιοι δὲ οὐ παραπτὰς ἀλλ' ἔμμονος).

3. Une troisième lecture (selon l'ordre de l' *Etymologicum Magnum*) glose le mot par 'agréable', 'comme il faut': ἔνιοι δὲ ἄπτερον τὸ ἡδύ, ἄσμενον, ὀρθόν. Héychius la mentionne également (ὁ προσηνῆς ἢ ταχύς, cf. *supra*; voir aussi la glose déjà citée ἄπτερα: ἰσόπτερα ἢ ταχέα ἢ ἡδέα et Apollonius le Sophiste, 41.1: ὁ προσηνῆς ἢ ταχύς). Wilamowitz la reprend pour le vers de l'*Agamemnon*: Clytemnestre se serait laissée séduire par une parole douce. Il justifie son choix par l'importance qu'il faut accorder aux traditions savantes dans la composition de la poésie ancienne: ἄπτερος esse προσηνῆς *glossographi poetam docuerant* (dans son apparat). Mazon (REG 63, 1950, 15) rejette cette interprétation (pour Homère comme pour Eschyle), parce qu'un tel sens ne se laisse pas reconstruire linguistiquement. Mais, précisément, l'argument ne vaut pas: Eschyle emploie ici, à dessein, un mot difficile de la langue d'Homère, il pouvait lui conférer la signification qui lui paraissait la plus probable en reprenant une interprétation qui avait cours. Comme Wilamowitz<sup>29</sup>, Van der Valck fait de cette tradition, erronée, l'origine de l'emploi eschyléen.

4. Hérodien, selon les scholies à ρ 57, glosait ἄπτερος par ἔτοιμος.

b. *Le vers de l'Odyssee*, ὡς ἄρ' ἐφώνησεν, τῇ δ' ἄπτερος ἔπλετο μῦθος.

Pour l'ensemble des scholiastes anciens, μῦθος ne désigne pas un discours de Pénélope ou d'Euryclée, mais celui de Télémaque (ou d'Eumée), alors que les modernes y voient plutôt la réponse (muette) des deux femmes: le tour vaudrait alors pour «elle n'exprima pas sa pensée (mais obéit en silence)». Ἄπτερος, pris au sens courant de 'non ailé' signifierait que les mots ne sortent pas de leurs bouches.

Mais Mazon et plus tard Hainsworth (ἄπτερος μῦθος: *a Concealed False Division*, Glotta 38, 1960, 263-68) ont fortement critiqué cette lecture et sont revenus à celle des scholiastes. Ils pouvaient en effet citer les très nombreux cas où une phrase

<sup>29</sup> Et I. A. Schuurmsa, *De poetica vocabulorum abusione apud Aeschylum*, Amsterdam 1932, 105 s.



avec μῦθος, en seconde partie de vers, présente après un énoncé du type ‘ainsi parla x’ l’effet du discours sur le destinataire (A 33 et Ω 571 ὡς ἔφατ’ ἔδεισεν δ’ ὁ γέρων καὶ ἐπείθετο μῦθῳ; Γ 76 et H 54: ὡς ἔφαθ’· Ἐκτωρ δ’ αὐτ’ ἐχάρη μέγα μῦθον ἀκούσας; M 80 et N 748: ὡς φάτο Πουλυδάμας· ἄδε δ’ Ἐκτορι μῦθος ἀπήμων, etc.<sup>30</sup>).

Mais ce rappel de l’usage ne tient pas compte de l’*hapax* qu’est ἄπτερος. Or ce mot ne s’explique pas facilement si l’on attribue le discours (μῦθος) à Télémaque. Tout d’abord, si l’ἄ- avait une valeur intensive (‘qui vole’, ‘rapide’) il faudrait expliquer pourquoi la qualité ailée du discours est notée quand le récit prend en compte le point de vue de celle qui le reçoit («pour elle, ce qu’il dit fut rapide comme une aile, ou comme une flèche») au lieu de qualifier, comme d’habitude, l’acte de parole lui-même. Et si, conformément à l’usage ultérieur (Ag. 276 étant provisoirement mis à part), le préfixe est privatif («sans ailes»), on ne voit pas comment les mots de Télémaque perdraient leur élan. Avec l’autre construction (qui attribue le μῦθος à Pénélope ou à Eurycleé), l’épithète trouve une fonction définie. Au lieu de répondre, l’interlocutrice exécute. La phrase ne dit pas seulement qu’elle se tait, mais qu’un discours n’est pas tenu. Μῦθος, dans ce cas, garde bien son sens de ‘parole proférée’; il ne s’agit pas du ‘discours intérieur’ ou de la pensée, mais bien de propos qui, par accident, par privation, ne sont pas extériorisés. La reine réprime ce qu’elle pourrait dire, comme plus tard, Ulysse demandera à Eurycleé de ne pas lui dire ce qu’elle se propose de lui dire (le nom des servantes coupables): ἔχε σιγῇ μῦθον, τ 502 (cf. Latacz, ἄπτερος μῦθος – ἄπτερος φάτις; *ungeflügelte Worte?*, Glotta 46, 1968, 27-47).

### c. Poètes archaïques.

Contre une interprétation de ce type, et en faveur de ἄπτερος ‘rapide comme un vol’, J. Russo, dans son commentaire de l’*Odyssée* (1985, ad ρ 57), évoque après d’autres, comme «preuve décisive» l’emploi de l’adverbe ἄπτερόως<sup>31</sup> par Hésiode (fr. 204, 84, M.-W.), qui noterait la rapidité de l’acquiescement des prétendants d’Hélène aux conditions que leur propose Tyndare: τοὶ δ’ ἄπτερόως ἐπίθοντο / ἐλπόμενοι τελέειν πάντες γάμον. On aurait là une variante entrant dans un ensemble formulaire: τοὶ δ’ ὄτραλέως ἐπίθοντο, Hom. Γ 260 et τοὶ δ’ ἔσσυμένως ἐπίθοντο, Hom. ο 288; et d’ailleurs l’adverbe ὄτραλέως, ‘avec empressement’, apparaît dans une autre version du texte en φ 386; ὡς ἔφατ’, ἦ δὲ μάλ’ ὄτραλέως τὸν μῦθον ἄκουσε; enfin, dans le proème de Parménide (B 1, 17

<sup>30</sup> On ne trouve pas dans ces exemples de phrases avec ἐπλετο. Mais cela n’est en rien l’indice d’une autre construction (avec comme locuteur du μῦθος une autre personne que le sujet de ἐφώνησεν). La formule est ici construite à partir de phrases comme ὡς οἱ φίλον ἐπλετο θυμῷ, Hom. θ 571, cf. ν 145, ο 397; K 531, Λ 520.

<sup>31</sup> Voir l’article de Strunk dans le *Lexikon des frühgriechischen Epos*.

DK) ἄπτερέως paraît bien noter la rapidité avec laquelle Dikè obéit au discours persuasif des jeunes filles.

Mais, encore une fois, nous devons faire la différence entre le sens probable du mot dans ses emplois premiers, ou anciens, et celui que lui confère sa réutilisation plus tardive. Van der Valk rappelle tout d'abord qu'Homère n'a jamais employé ἄπτερέως dans le contexte formulaire de la phrase τοὶ δ' ... ἐπίθοντο (τοὶ δ' ὀτραλέως ἐπίθοντο ou τοὶ δ' ἔσσυμένως ἐπίθοντο); ce qui devrait inciter à ne pas faire des adverbess des synonymes. Pour le fragment d'Hésiode, il propose une traduction qui correspond à l'emploi de ἄπτερος dans l'*Odyssee*: «they obeyed without comment». Mais le débat est ouvert. En tant que γλώσσα, le mot ἄπτερος était interprété différemment selon les auteurs et les traditions d'aèdes. Hésiode lui donnait peut-être un autre sens que la tradition homérique. Parménide a peut-être repris une interprétation ancienne qui glosait l'adverbe par 'vivement'.

*d. Ag. 276.*

Trois préalables peuvent guider la lecture:

- la phrase est critique, puisque Clytemnestre dit avoir été «grondée comme une petite fille»;

- la question contient probablement un jugement implicite sur les qualités intellectuelles de Clytemnestre. Dans sa réponse, elle reproche en effet au chœur de ne lui accorder qu'un esprit d'enfant (παιδὸς νέας ... φρένας), de même que dans sa réponse précédente (à la question sur l'origine onirique de son information), elle lui reprochait de croire qu'elle aurait pu se fier à un esprit alourdi par le sommeil (βριζούσης φρενός). Sans doute le chœur lui attribue-t-il en 276 un état d'esprit opposé à l'engourdissement du sommeil. La forme de l'interrogation, avec ἀλλ' ἤ, «mais serait-ce que... ?», montre qu'il fait, ironiquement, comme s'il reprenait à son compte le point de vue de l'autre;

- comme Clytemnestre a fait dépendre la vérité de son langage du bon vouloir du dieu, qui aurait pu tout aussi bien la tromper par ruse (μὴ δολώσαντος θεοῦ, v. 273), et, en invoquant une telle instance, avait clairement écarté la question sur la nature de la preuve qu'elle pourrait fournir, on peut penser qu'ici le chœur admet par ironie qu'elle a été la destinataire d'une parole extraordinaire.

Mon hypothèse est qu'Eschyle imagine ici une antithèse de Pénélope: Clytemnestre a parlé, en annonçant la victoire, au lieu de se taire; et ce discours, contrairement au silence de la femme d'Ulysse, n'est pas réfléchi.

Avec l'interprétation généralement admise (ἄπτερος - ἰσόπτερος<sup>32</sup>), le chœur évoquerait ici une «parole légère», «rapide comme si elle avait volé depuis Troie». Pour que la question soit polémique, il faut faire de φάτις la 'rumeur' (cf. Ahrens, Mazon, Fraenkel), puisque ἄπτερος n'apporte en soi aucune critique - à moins de voir dans la vitesse le signe de la 'légèreté', au mauvais sens du terme, du message (cf. Schütz: «qui incerto auctore subito vagari coeperit»; il aurait pu citer l'antithèse ταχύπτερος / ταχύμορος pour les nouvelles lancées par les femmes, v. 486); mais aucun mot ne vient ici connoter négativement cette rapidité. Or φάτις, 'l'énonciation', 'le fait de dire', n'a pas nécessairement ce sens de 'rumeur': il a précisément été employé dans la pièce pour la vraie nouvelle venue de Troie (v. 9). L'expression ne donnerait donc pas assez distinctement le sens négatif qu'on veut lui prêter.

Avec le sens de 'sans ailes' pour l'adjectif, le tour ἄπτερος φάτις prend la valeur polémique attendue si avec Klausen on y lit un oxymore, valant ἄναυδος φάτις: «une parole non ailée, c'est-à-dire qui n'a pas les caractéristiques d'une parole» (cf. Schneidewin et Kennedy; pour la métaphore des mots qui volent, voir le vers 576, *Suppl.* 657, *PV* 115, 555). Φάτις garde sans doute ici son sens général de 'parole adressée': aucun élément du contexte ne permet d'y voir la rumeur (cf. Enger, Sidgwick et Lloyd-Jones: «but has some wingless rumor encouraged you to believe this?»<sup>33</sup>).

Comme la reine vient de rejeter avec le rêve l'idée qu'elle ait pu se fier à un esprit engourdi de sommeil, le chœur lui prête une activité intellectuelle vive, mais libre, sans objet: n'a-t-elle pas été habitée par une 'parole muette', qui à l'inverse des 'mots ailés' ne s'exprime pas au dehors et reste confinée dans la sphère privée de son imagination, fermée à tout échange public? N'est-elle pas la victime d'une lubie qu'elle seule pouvait entendre? Φάτις, au lieu du μῦθος des passages de l'*Odyssee*, insiste moins sur le message articulé que sur la prise de parole: il suffit peut-être qu'elle ait cru qu'on lui ait parlé. Mais, du coup, elle s'est nourrie d'une parole qui ne va nulle part, qui se soustrait aux règles de l'échange. La question est dure, et rappelle indirectement (comme en 'surimpression' de sens) que Clytemnestre, captivée par sa voix intérieure, n'a toujours pas su dire de quoi il s'agissait. Si les mots ne volent pas, ce n'est pas, comme pour Pénélope, que le silence était réfléchi et indiquait qu'un discours raisonnable aurait pu être tenu<sup>34</sup>; au contraire, en proclamant bruyamment la prise de Troie Clytemnestre a pu n'écouter qu'un propos sans objet, et le faire sien.

<sup>32</sup> Cf. par exemple Sideras, *Aeschylus Homericus*, Göttingen 1971, 174 s.

<sup>33</sup> J.A.K. Thomson, *CQ* 30, 1936, 1 ss.) en fait une «rumeur sans but». Il part de l'interprétation qui fait du terme contraire, les ἔπει πτερόεντα, des mots empennés comme des flèches qui atteignent leur interlocuteur en étant compris par lui (ἄπτερος μῦθος dans l'*Odyssee* désignerait un message non reçu: «his speech sank into her heart, went astray»).

<sup>34</sup> Précisément parce que Télémaque se refuse à faire pour elle le messager.

On aurait là l'un des très nombreux exemples d'un 'Eschyle homérique' qui n'est pas dépendant de la tradition qu'il utilise, mais qui l'interprète<sup>35</sup>.

Lille

Pierre Judet de la Combe

### Osservazioni:

*Cho.* 965-968. The problem with ἀμείψεται and the meaning 'franchira le portique de la maison' is that it is irreconcilable with the tenses at 935, 937, 946, 948, with the imperative ἐπολολύξατ', with the present πάρα τὸ φῶς ἰδεῖν and the aorist again at 961. These all indicate that ἀμείψεται, as a future, must refer to an exit

### 35 Bibliografia

- Bollack 1997 J. Bollack, *Notes sur le premier et le troisième stasimon des 'Choéphores' d'Eschyle*, CGITA 10, 1997.
- Bona 1988 G. Bona, *Pindaro, I Peani*, Cuneo 1998.
- Campbell 1935 A.Y. Campbell, *Aeschylus 'Agamemnon' 1223-238 and Treacherous Monster*, CQ 29, 1935, 26-36.
- de Romilly 1971 J. de Romilly, *Le Temps dans la tragédie grecque*, Paris 1971.
- Di Benedetto 1992 V. Di Benedetto, *Sul testo dell' 'Agamennone' di Eschilo*, RFIC 1992, 129-153.
- Dupont-Roc 1980 R. Dupont-Roc-J. Lallot, *Aristote, Poétique*, Paris 1980.
- Espagne 1994 M. Espagne-M. Werner, *Philologiques III, Qu'est-ce qu'une littérature nationale? Approches pour une théorie interculturelle du champ littéraire*. Paris 1994, 431-48.
- Garvie 1986 A.F. Garvie, *Aeschylus Choephoroi*, Oxford 1986.
- Goldhill 1984 S. Goldhill, *Language, Sexuality, Narrative: The Oresteia*, Cambridge 1984.
- Hainsworth 1960 J. B. Hainsworth, ἀπτερος μῦθος: a Concealed False Division, Glotta 38, 1960, 263-68.
- Latacz 1968 J. Latacz, ἀπτερος μῦθος – ἀπτερος φάτις: ungeflügelte Worte, Glotta 38, 1968.
- Lloyd-Jones H. Lloyd-Jones, *Three Notes on Aeschylus' 'Agamemnon'*, RhM 103, 1960, 76-80.
- Lloyd-Jones H. Lloyd-Jones, *The Libation Bearers by Aeschylus*, Englewood Cliffs [N. J.], 1970.
- Marchiori 1995 A. Marchiori, *Memoria letteraria e metafrasi metrica*, Padova 1995.
- Mazon 1950 P. Mazon, *Sur deux passages d'Eschyle et une formule d'Homère*, REG 63, 1970, 11-19.
- Schuursma 1932 J.A. Schuursma, *De poetica vocabulorum abusione apud Aeschylum*, Amsterdam 1932.
- Sideras 1971 A. Sideras, *Aeschylus Homericus*, Göttingen 1971.
- Sier 1988 K. Sier, *Die lyrischen Partien der 'Choephoren' des Aischylos*, Text Übersetzung, Komm., Stuttgart 1988.
- Thomson 1936 J.A.K. Thomson, *Winged Words*, CQ 30, 1936.
- Thomson 1966 G. Thomson, *The Oresteia of Aeschylus*, Prague 1966.
- Van der Valk 1966 M. Van der Valk, *The Formulaic Character of Homeric Poetry*, ACI 35, 1966.
- Wills 1965 G. Wills, 'Agamemnon' 78, 706, 1056-058, 1421-424, AJPh 86, 1965.
- West 1990 M.L. West, *Studies in Aeschylus*, Stuttgart 1990.

from the house, and that in turn guarantees ἐλαθῆ ‘when it shall have been driven’, not ‘when it shall drive’ (Garvie, incidentally, does not read ἐλάσῃ).

At *Agam.* 1057ff. I would agree with you if you were to say that when Clytaemestra speaks of sheep being in the house ready for sacrifice she is inwardly thinking ‘and it won’t just be sheep’. But that is a psychological diagnosis, not an interpretation of the surface meaning of the text, which contains no such ambiguities. The presence of ἦδη, in the sheep part of the sentence, underlines the difference between them and Cassandra, who as 1050-053, 1062 f. prove, is still outside. She is not, even ambiguously, ‘déjà en position de victime’. I would also question your phrase about the ‘redoublement étymologique’ of ἐστίας / ἔστηκεν; Chantraine in his *Etymological Dictionary* is a good deal less confident.

On 1226, there are many interpolations which build on a one-word run-over. Take for example Hom. ζ 182: the sentence is finished in 184, the two syllables of ἐσθλήν are added, and we expand with four lines replete with at least one linguistic oddity and an incomprehensible conclusion.

It may be that 1226 has displaced something genuine: 1227 with the double τε, which you defend, would make an excellent end to a longer sentence.

Roger D. Dawe

Page 83 (n. 1): I agree that it may often be impossible to reconstitute the text as Aeschylus originally wrote it, but I am not so sure that one should abandon the attempt.

Pages 84 ff.: I agree in general with the text and interpretation of *Cho.* 965-68 here proposed, but (despite p. 86 n.8) I still prefer to take παντελής as passive in sense, «all-completed». The Chorus believes that the time of trouble has come to an end for the house.

Page 88: Is τὰ μὲν at 1056 not answered by οὐ δέ at 1059 rather than 1061? I find «the sheep of the hearth» a rather difficult expression. Does it perhaps help, with Lloyd-Jones, to print Ἐστίας?

Page 91: «Préparée avec rapidité» is not easy to extract from the single word ἦδη.

Page 91: I find rather subtle the discussion of the relationship between 1044 and 1058.

Page 93: At *Ag.* 13-14 εὐνήν is not preceded by the definite article, so that passage is not strictly parallel to τῷ δεσπότη ἐμῷ at 1225-226.

Page 95 n.25: For a person described as an ἄτη cf. *Soph. Ant.* 533.

Page 97: It might be worth mentioning the literal use of ἄπερος at *Eum.* 51 and 250.

Page 101: If the Chorus-leader’s criticism of Clytaemestra is to be taken in this way, it is not clear to me why she replies (277) that he has treated her as if she were a young girl.

Alex F. Garvie

M. Judet de la Combe is a learned, intelligent, and resourceful representative of the French Resistance. He defends χρόνος in *Cho.* 965 with an exegesis similar to that of Garvie and Sier, though he translates παντελής as «qui tout achève» rather than «all-completed» (G.; «bald nun wird sich die Zeit vollenden», S.), which suits the interpretation better. This is certainly the best explanation that can be given of the transmitted text, and in some ways it fits Aeschylean thought patterns. But the quoted parallel expressions involving time (*Ag.* 894, *Eum.* 286, etc.) do not seem to me to justify the idea of a time-period being attached to a locality in such a way that it could be said to depart on expiry. Nor is it easy to take what looks like an absolute term, παντελής χρόνος, as meaning «the period of time just mentioned» (in 963, πολλὸν ἄγαν χρόνον χαμαιπετεῖς ἔκεισθε).

In *Ag.* 1055–058 it does not seem possible to take the words θυραΐαν τήνδε as referring to Cassandra («cette femme devant la porte»): what is the syntax? Clytaemestra is preparing for her own re-entry into the house, and although there is apparently some corruption in the line, its general sense must be «I have no time to linger out here-everything is ready for the sacrifice which I am going to make indoors». Nor does it seem helpful to read into μεσομφάλου a reference to Delphi. Cassandra is connected with Apollo (Lykeios, 1257), but not at all with Delphi. The fire (1058) would be equally appropriate to the domestic sacrifice. But both genitives (ἔστιας, πυρός) are difficult to understand. What parallel is there for regarding the sacrificial victims as «propriétés du foyer»? What meaning can be attached to «l'égorgement de feu»? The proposed explanation in terms of «metonymy» is artificial; it does not convince, because it does not correspond to our experience of how Aeschylus (or any other Greek poet) writes. It is forced upon the interpreter by his determination not to change a single letter of the manuscript text - where the change of a single letter removes one of the problematic genitives and provides a construction for the other.

At *Ag.* 1226 Fraenkel's observation that ἐμῶι ought to be τῶμῳ is not refuted by reference to 14: εὐνήν ἐμήν is good Greek, but τῷ δεσπότη ἐμῷ is not. Apart from that, the addition of ἐμῶι perverts the sense of 1225 (where, as J. de la C. recognizes, «δεσπότη est bien 'le maître du palais'») and trivializes the prophecy. We have heard something of Cassandra's personal story in 1202–213, and we shall hear more in her next outburst, at 1256 ff., and in the rest of the scene; but the present prophecy, 1214–241, concerns the impending murder of Agamemnon, and a reference to Cassandra's own fate is out of place in it. In any case, «I must put up with the yoke of slavery», as if it were a life of slavery that she had to look forward to, is oddly off the point. 1226 has a structure common in interpolated lines: one word added with the intention of clarifying the previous line, and a banal complement to fill out the verse.

Martin L. West

## Replica:

A M. L. West

La discussion de la syntaxe des vers 122-24, *κεδνὸς δὲ στρατόμαντις... πομπούς τ' ἀρχάς* est très délicate. M. West argumente, comme J. Bollack, pour le maintien du τ' dans *πομπούς τ' ἀρχάς*, mais avec une autre syntaxe. La question essentielle est de savoir s'il faut, avec M. West, dissocier le premier accusatif δύο λήμασι δισσοῦς Ἀτρείδας de ἰδών, comme le font E.A.I. Ahrens, Karsten, Schneidewin, Rose et Denniston-Page, et y voir l'objet de ἔδάη avec (μαχίμους) λαγοδαίτας comme attribut: «voyant, il comprit que les deux Atrides... étaient les (belliqueux) mangeurs de hases», ou, au contraire, avec entre autres Fraenkel et Bollack, construire δύο ... Ἀτρείδας avec ἰδών: «le devin, voyant les deux Atrides». Denniston-Page écartent rapidement cette seconde solution: «There is no point in saying that at this moment he saw the Atridae, who had been present throughout». M. West ne revient pas sur cet argument. La nouveauté de sa position tient au maintien du troisième groupe comme entité autonome, avec la coordination, *πομπούς τ' ἀρχάς*: «il comprit que les Atrides étaient..., et qu' ils étaient les ἀρχαί»). Ces mots désigneraient les aigles, et non les Atrides, dont on voit de fait mal comment ils pourraient être qualifiés de *πομποί* (cf. H.L. Ahrens, p. 276), encore qu'on ait en *Perses*, 59, *δειναῖς βασιλέως ὑπὸ πομπαῖς*; c'est le contexte, avec l'emploi 'thématique' dans notre passage de *πέμπειν*, qui amène à cette conclusion: dans la fonction de *πομπός*, nous avons l'oiseau en 111, Apollon, Pan ou Zeus en 59 (qui «envoient» l'Érinnye) et Zeus en 60 s. (qui «envoie» les Atrides). Les aigles seraient appelés ἀρχαί «presumably» en tant que «dirigeants parmi les oiseaux». Ils peuvent de fait facilement jouer le rôle d' 'envoyeurs' que leur donnait le cœur dans la strophe (v. 111, *πέμπει... ὄρνις*).

Cette lecture est tentante, mais la difficulté qu'il y a à justifier pleinement ἀρχάς incite, je crois, à suivre une autre piste. Tout d'abord, le préalable de la lecture, selon lequel δύο λήμασι δισσοῦς Ἀτρείδας ne peut être objet de ἰδών, ne me paraît pas contraignant. Il ne s'agit pas seulement de «voir les Atrides»; on a à tenir compte de la qualification qui est donnée ici aux rois: ils sont «deux» (δύο va avec Ἀτρείδας) et divers (λήμασι δισσοῦς), bien qu'unis dans la même entreprise guerrière. Après le *φανέντες* du vers 116, ἰδών indique que le regard professionnel du devin a su se fixer sur l'autre face du présage, son signifié; la dualité des volontés, qui reproduit celle des aigles, permet l'identification. Dès lors, il identifie (selon le sens normal de *δαῖναι*) ce que sont les «belliqueux dévoreurs de hases».

Μαχίμους λαγοδαίτας décrit une scène dérégulée, mêlant l'horreur d'un festin anormal à la guerre. À l'inverse, πομπούς τ' ἄρχας renvoie à un ordre constitué. Il est vrai que ἄρχαι peut parfois valoir ἄρχοί, «commandants» (cf. *Phoen.*, 973), mais le choix de la forme s'explique peut-être mieux si le mot garde le sens habituel de 'commandements'. Le devin a identifié l'autorité qui envoie l'armée, à savoir Zeus, dont les aigles sont les «chiens» (κυσὶ πατρὸς, v. 136). Ces deux identifications (avec le τε qui à la fois les distingue et les relie) lui permettent de construire l'histoire à venir. Il devine ses protagonistes, les deux Atrides, et le cadre divin dans lequel ils vont agir.

– En *Cho.* 965, les mots παντελής χρόνος ne reprennent pas directement πολὺν ἄγαν χρόνον de 963. D'une phrase à l'autre, il y a changement de perspective; le temps n'est plus envisagé de la même manière on passe d'une description ("depuis trop longtemps...") à une interprétation (sous forme de prédiction, "bientôt le temps franchira..."). Le langage change, avec notamment l'introduction d'un vocabulaire religieux (παντελής, μύσος, καθαρμοῖσιν).

– Pour *Ag.* 1055: si θυραΐαν τήνδε désigne Cassandre, comme je le crois, on a bien le sens attendu selon M. West, «I have no time to linger out here», avec un élément de plus «perdre son temps dehors» veut dire, dans la situation, «perdre son temps à venir à bout d'une esclave qui reste dehors».

– Pour μεσομφάλου la référence à Delphes (qui est déjà dans l'adjectif) n'est pas étrangère à cet épisode. On a bien Λοξίαν ἐψευσάμην en 1208 et Λοξίου κῶτω en 1211.

– Pour *Ag.* 1226 on ne doit sans doute pas passer de «I must put up with the yoke of slavery», qui est la traduction des mots grecs, à «as if it were a life of slavery she had to look forward to», qui est une interprétation. Cassandre ne parle précisément pas d'une vie à venir, mais de la nécessité où elle est, comme esclave, de subir un sort lié à celui de son "maître". Si 1226 est bon, il faut admettre que le vers ajoute une détermination au sens de "maître": être maître de la maison, c'est désormais, avec le retour d'Agamemnon, être maître de Cassandre dans ce palais, c'est-à-dire la contraindre à mourir avec soi. Il est vrai qu'il reste la difficulté de ἐμῶ sans article.

A R. Dawe

– Nous sommes bien d'accord pour *Cho.* 965-68: il s'agit d'un mouvement vers le dehors. Garvie argumente pour ἐλάσῃ dans son commentaire.

– Sur l'ambiguïté en *Ag.* 1057ss.: par eux-mêmes, les mots du passage ne sont de fait pas ambigus; mais y déceler une ambiguïté ne relève pas d'une simple interprétation psychologique, mais de la prise en compte du contexte dramatique. C'est l'argumentation de Clytemnestre sur l'ensemble de cette scène qui permet de conclure à l'ambiguïté, avec notamment la répétition de 1044 en 1058 (avec la valeur différente



qui est donnée à la nouveauté de la richesse dans ces deux passages) et la reprise σταθείσαν, v. 1038 / ἔστηκεν, v. 1057. Il ne s'agit pas de défendre l'idée d'une ambiguïté généralisée dans la tragédie (ce serait une option *a priori* en fait assez pauvre d'un point de vue heuristique); l'ambiguïté, dans le drame, peut valoir à deux niveaux: comme arme rhétorique, à l'intérieur du discours d'un personnage (c'est le cas ici), ou comme résultat du fait que tout discours, au théâtre, est en situation, qu'aucune parole ne peut rendre compte de l'ensemble des autres; ce que dit un personnage est donc aussi déterminé par ce que les autres ont dit.

– Quant à la relation étymologique ἐστίας / ἔστηκεν, il s'agit d'une étymologie synchronique, dite "populaire" (alors qu'il s'agit en réalité d'un exercice savant, appartenant au métier des poètes), dont Eschyle fait un élément important de sa *dictio*.

– Ag. 1226 est, sans doute, un bon candidat pour une athétèse; mais ce qui importe est de mesurer ce que l'on perd du point de vue du sens si l'on recourt à l'idée d'interpolation parce que *formellement* le passage présente les caractéristiques d'une interpolation possible.

A A. F. Garvie

– Pour παντελής en *Cho.* 965 si le temps est sujet d'une action (sortir du palais, une fois la vengeance accomplie), je crois malgré tout que le sens actif est le meilleur (cf. *Sept.* 116, pour Zeus). La suite du texte, avec ἐλάση, montre que le temps a agi. Comme παντελής n'est visiblement pas une épithète formulaire pour χρόνος, on peut supposer que le sens du mot se détermine pour l'auditeur avec l'apparition du verbe, ἀμείψεται.

– Oui, Ag. 1059 répond à 1056, et non pas 1061.

– Oui, Ag. 13-14 n'est pas un parallèle pour 1225-226.

– En Ag. 277, Clytemnestre réinterprète de deux manières la critique passablement dure que vient de lui adresser le chœur:

a. si la parole à laquelle Clytemnestre donne du crédit n'est qu' "interne", "sans ailes", une pure voix intérieure qu'elle prend pour un message autorisé venu du dehors (comme le serait une "parole ailée"), c'est bien à son "esprit" qu'il s'en est pris (ἐμωμήσω φρένας); la mention du φρήν n'a alors pas la même fonction qu'en 275: le chœur avait alors imaginé un message "traditionnel", bien connu, mais douteux, à savoir le songe; elle avait répondu qu'il s'en prenait alors à son jugement puisque "songe" implique un esprit alourdi par le sommeil; dans sa nouvelle critique (v. 276), le chœur lui prête à l'inverse un esprit trop vif, prêt à imaginer des paroles;

b. Un tel esprit, qui poursuit des illusions (des lubies), serait pour Clytemnestre infantile: cf., pour l'imagination chez les enfants, 394, διώκει παῖς ποτανόν ὄρνιν.